

DAVID  
VANN  
AQUARIUM



Gallmeister





David Vann

# AQUARIUM

Roman

Traduit de l'américain  
par Laura Derajinski



Gallmeister

TOTEM n°100

Titre original: *Aquarium*

Copyright © 2015 by David Vann

All rights reserved

© Christopher Russell, 2016, pour les illustrations

First published in the United States

by Grove Press, New York

© Éditions Gallmeister, 2016, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la présente édition

web-ISBN 9782404005232

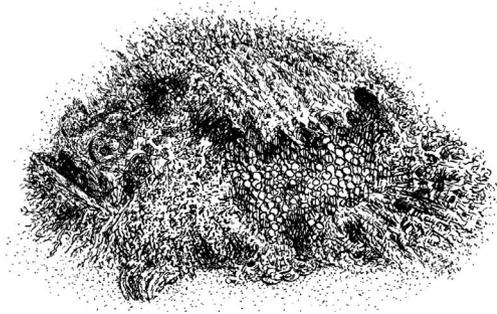
ISSN 2105-4681

Illustration de la couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*À ma mère, bonne et généreuse,  
Lorraine Ida Vann*





C'ÉTAIT un poisson si laid qu'il ne ressemblait en rien à un poisson. Une pierre de chair froide envahie de mousse, tachetée de vert et de blanc. D'abord, je ne l'avais pas vu, puis je pressai mon visage contre la vitre et tentai de m'approcher. Enfoui dans cette végétation impossible, la courbe de ses lèvres épaisses étirée vers le bas, une grimace en guise de bouche. Une petite perle noire pour l'œil. Une queue épaisse striée de pointillés sombres. Mais aucun autre élément identifiable à un poisson.

Il est sacrément moche.

Un vieil homme à mes côtés, soudain, sa voix, une surprise importune. Personne ne m'adressait jamais la parole, ici. Des pièces sombres, humides et chaudes, havres de paix à l'abri de la neige dehors.

Peut-être, oui, dis-je.

Ses œufs. Il les protège tous.

C'est alors que je vis les œufs. Je croyais que le poisson était à demi caché derrière une anémone blanche, une touffe de tiges molles, blanches et arrondies, mais je voyais à présent qu'il n'y avait pas de pied, chaque tige était individuelle, les œufs fixés sur le flanc du poisson sans que l'on sache comment.

Un poisson-grenouille à trois taches, dit l'homme. On ignore pourquoi c'est le mâle qui s'occupe des œufs. Peut-être pour les protéger. Peut-être pour appâter d'autres poissons.

Où sont les trois taches ?

Le vieil homme émit un petit rire. Bien vu. Il a bien plus de taches qu'un vieil homme sur ses mains.

Je ne regardai pas. Je ne voulais pas voir ses mains. Il était très vieux, du genre presque mort. Au moins soixante-dix ans, peut-être, mais il se tenait bien debout. Son haleine, l'haleine d'une personne âgée. Je mis mes mains en visière contre la vitre et m'éloignai légèrement, faisant mine de chercher un meilleur angle de vue.

Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

Douze ans.

Tu es jolie. Pourquoi tu n'es pas avec tes amis, ou avec ta mère ?

Ma mère est au travail. Je l'attends ici. Elle vient me récupérer à quatre heures et demie ou cinq heures, ça dépend de la circulation.

À cet instant, le poisson souleva à demi sa nageoire, comme des orteils qui se décolleraient d'un rocher, légèrement pâle sur la partie inférieure.

Nos jambes et nos bras sont des nageoires, affirmai-je. Regardez. On dirait presque des orteils agrippés à la roche.

Ouah, dit le vieil homme. On a tellement changé qu'on est incapables de se reconnaître nous-mêmes.

Je le regardai alors, le vieil homme. Peau tachetée comme celle du poisson, cheveux pendant de côté à l'image de la nageoire pectorale du poisson qui s'enroulait autour de ses œufs. La bouche, une grimace, lèvres étirées vers le bas. Petits yeux enfoncés dans sa chair gonflée et ridée, un camouflage, le regard fuyant. Il avait peur.

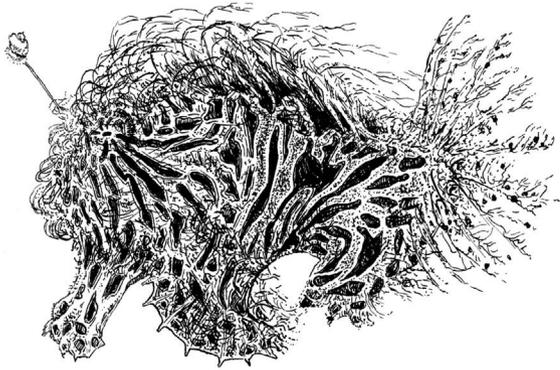
Pourquoi vous êtes ici ? demandai-je.

J'ai juste envie de regarder. Je n'ai pas beaucoup de temps.  
Eh bien, vous pouvez observer les poissons avec moi.  
Merci.

Le poisson-grenouille ne flottait pas au-dessus des rochers. Il s'y accrochait. Il semblait prêt à s'enfuir d'un instant à l'autre mais il n'avait pas bougé, sauf pour réajuster ses orteils.

Je parie qu'il fait chaud, là-dedans, dit l'homme. Une eau tropicale. L'Indonésie. Une vie entière à nager dans l'eau chaude.

Comme si on ne sortait jamais du bain.  
Exactement.



Un autre poisson étrange flottait au-dessus de nous, couvert d'une dentelle pareille à une fourrure de léopard aux taches distendues. Nageoires transparentes, pas la forme d'un poisson, rien qu'une éclaboussure de motifs.

Un poisson-grenouille strié, dit l'homme. Un cousin. Son nom latin fait allusion à son antenne.

Où est sa bouche, où est son œil, où est tout le reste ?  
Je ne sais pas.

Comment peuvent-ils appeler ça un poisson ?

Bonne question.

Vous avez quel âge ?

Le vieil homme sourit. On dirait que tu remets en question le fait qu'on puisse m'appeler un être humain.

Désolée.

Ça ne fait rien. Je dois bien admettre que je m'interroge aussi. Si je peux à peine marcher, que je suis seul, que je suis méconnaissable, que mon visage n'a plus rien de ce qu'il était, que chaque élément y est à présent dissimulé au point que je suis une énigme, même à mes propres yeux, alors peut-on lui donner la même définition qu'avant ? N'est-ce pas un élément totalement nouveau ? Et si personne ne le voit, cet élément a-t-il une existence ?

Je suis désolée.

Non. C'est une question intéressante à laquelle nous devrions réfléchir ensemble. Ça me ferait très plaisir. Nous pourrions chercher à savoir s'il est un poisson, et si je suis un humain.

Bon, je dois y aller. Il est presque quatre heures et demie, ma mère va peut-être arriver.

Tu seras ici à quelle heure, demain ?

L'école finit à trois heures moins vingt. Donc vers trois heures et quart.

Tu vas à quelle école ?

À Gatzert.

Ça te fait une sacrée trotte à pied, non ?

Ouais. Bon, au revoir. Je m'éloignai à vive allure dans les couloirs sombres ourlés de lumière. L'aquarium semblait lui-même immergé, un sous-marin dans des abysses insondables. Puis j'émergeai dans le hall d'entrée et me trouvai subitement dans un tout autre monde, les nuages éclatants dans le soleil couchant de Seattle, quelques taches orange dans la grisaille, les rues humides. La neige transformée en

mélasse noire et brune, attendant de se changer en glace. Ma mère, pas encore garée près du trottoir.

J'enfilai mon manteau et remontai la fermeture. J'aimais cette sensation de doubler de volume. Je relevai ma capuche sur ma tête, sa fausse fourrure. J'étais presque invisible.

Ma mère arrivait rarement à quatre heures et demie. L'attente commençait toujours à partir de là, me laissant le temps d'observer à loisir les voies ferrées en face et les ponts du périphérique plus loin. D'immenses pans de béton dans le ciel, le monde relié. D'ici, on pouvait aller vers le nord et vers le sud, et nous allions invariablement vers le sud. La rue s'appelait Alaskan Way mais nous ne partions jamais dans cette direction.

Des camions et des voitures à l'infini, le béton, le bruit, le froid, aucun rapport avec le monde des poissons. Ils n'avaient jamais senti le vent. Ils n'avaient jamais eu froid, n'avaient jamais vu la neige. Mais ils attendaient, eux aussi. Ils ne faisaient qu'attendre. Et que voyaient-ils dans le verre ? Nous voyaient-ils, ou seulement leur propre reflet, un palais de miroirs ?

Je serais ichtyologiste quand je serais grande. Je vivrais en Australie, en Indonésie ou au Belize, ou au bord de la mer Rouge, je passerais le plus clair de mon temps immergée dans ces eaux chaudes. Un bassin vaste de milliers de kilomètres. L'ennui, à l'aquarium, c'est qu'on ne pouvait jamais rejoindre les poissons.



MA mère conduisait une vieille Thunderbird. Elle avait manifestement envisagé une existence de liberté avant que je ne débarque. Le capot composait la moitié de la voiture. Un moteur énorme qui galopait, tantôt grave tantôt aigu, au bord du trottoir. Il pouvait mourir d'un instant à l'autre mais pas avant d'avoir consommé toute l'essence du monde.

Une peinture brune en deux tons, plus claire sur les flancs, écaillée sur le capot et le toit telles des galaxies qui s'étendaient, des soleils argentés en amas trop lointains pour être nommés.

La portière s'ouvrit en un large mouvement, comme le contrepoids d'une grue, des centaines de kilos. J'étais toujours obligée de tirer à deux mains pour la refermer.

Comment allaient les poissons ?

Bien.

Tu t'es fait des amis ? C'était la blague de ma mère, presque quotidienne, de me demander si je m'étais liée d'amitié avec les poissons. Je n'allais pas lui dire que ce jour-là, je m'étais effectivement fait un ami.

Je réussis enfin à refermer la portière et nous nous éloignâmes dans un vrombissement. Nous ne mettions jamais nos ceintures de sécurité.

Ma mère travaillait au port à conteneurs, un travail physique sans qualification. Elle portait de lourdes bottes

de sécurité, une salopette marron Carhartt, une chemise à carreaux et ses cheveux étaient tirés en queue-de-cheval. Elle commençait depuis peu à charger les grues et espérait un jour devenir grutière. Un poste bien mieux rémunéré, parfois plus de cent mille dollars. Nous serions riches.

Comment ça s'est passé, à l'école ?

Bien. M. Gustafson nous a dit que l'année prochaine, nos notes auront beaucoup d'importance.

Parce qu'elles n'ont pas d'importance maintenant ?

Non. Il dit qu'en sixième, ce n'est pas important. Qu'en cinquième, ça l'est un peu plus. Il dit que rien n'a vraiment d'importance avant la quatrième, mais qu'en cinquième, ça commence à être un peu important.

Mon Dieu, mais où est-ce qu'ils vont chercher des types comme ça ? Et c'est soi-disant une meilleure école. J'ai été obligée de donner une fausse adresse pour t'y inscrire.

Je l'aime bien, M. Gustafson.

Ah ouais ?

Il est marrant. Il ne trouve jamais rien. Aujourd'hui, on a tous dû l'aider à chercher un de ses livres.

Eh bien, en voilà une excellente qualité. Je retire tout ce que je viens de dire.

Ha, dis-je pour lui prouver que j'avais compris. Je contempiais les graffitis, comme d'habitude. Sur les wagons des trains et sur les murs, sur les barrières et les vieux bâtiments. Les artistes créaient des motifs séquentiels, à la manière des flip books. Des maillages d'un bleu et vert éclatant, tubulaires, grim pant la colline et culminant en orange et jaune avant de replonger en teintes rouges et dorées et s'élevant à nouveau en bleu et noir, la course infinie du soleil. La ville, un spectacle perceptible seulement à grande vitesse, mais nous étions toujours bloquées dans la circulation. Neuf kilomètres entre l'aquarium et notre appartement, qui pouvaient parfois prendre une demi-heure.

Alaskan Way devenait East Marginal Way South, un nom bien moins romantique. Difficile de rêver d'un voyage. Si notre trajet de retour était une croisière, l'une des escales serait le Northwest Glacier, constitué non pas de vastes étendues de pentes gelées mais d'immenses baies de béton prêt à l'emploi, de sable et de gravier, et de silos d'un blanc crayeux.

Nous habitons près de Boeing Field, un aéroport qui ne menait nulle part. Nous étions dans le couloir aérien de tous les avions d'essai, qu'ils soient au point ou non. Les commerces du quartier consistaient en un Sawdust Supply, fournisseur de copeaux de bois, des magasins de pneus, un surplus militaire, un fast-food Taco Time, des revendeurs de tracteurs, de couches, de caoutchouc, de hamburgers et de systèmes d'éclairage. Tout autour de nous, on trouvait surtout du béton qui s'étirait sur des kilomètres, aucun arbre, des parkings gigantesques, utilisés ou non, mais vous ne le remarquiez pas en arrivant à notre appartement. Nous avions vue sur les parkings du département des Transports, des piles toujours changeantes de cônes orange et de tonneaux en plastique, de barrières de sécurité jaunes, de blocs en béton modulables, des camions de toutes sortes, mais les huit bâtiments de notre résidence étaient entourés d'arbres, ils étaient aussi coquets que ceux des quartiers riches de la ville. Des logements sociaux aux grandes baies vitrées, aux couleurs pastel et aux barrières en bois joliment ouvragées. Et la police y patrouillait en permanence.

Dès que nous entrions dans l'appartement, ma mère s'affalait sur son lit en poussant un gros soupir et elle me laissait m'allonger sur elle. Des relents de cigarette dans ses cheveux bien qu'elle ne fume pas. Une odeur de fluides hydrauliques. La montagne douce et puissante de son corps sous moi.

Mon lit, dit-elle. J'aimerais ne plus jamais quitter mon lit. J'adore mon lit.

Comme dans *Charlie et la chocolaterie*.

Tout à fait. On s'installerait tête-bêche et on vivrait ici.

J'avais passé les mains sous ses aisselles et glissé mes pieds sous ses cuisses, je m'accrochais. Aucun poisson-grenouille ne s'était jamais fixé à un rocher avec autant de puissance. Cet appartement, notre propre aquarium.

Ta vieille mère a un rendez-vous galant ce soir.

Non.

Si, désolée ma salamandre.

À quelle heure ?

Sept heures. Et faudra que tu dormes dans ta chambre, des fois que ta mère ait un coup de bol ce soir.

Tu ne les aimes même pas.

C'est vrai. C'est souvent le cas. Mais qui sait ? On tombe parfois sur un homme bien, de temps à autre.

Il s'appelle comment ?

Steve. Il joue de l'harmonica.

C'est son boulot ?

Ma mère éclata de rire. Tu imagines toujours le monde meilleur qu'il n'est, ma puce.

Comment tu l'as rencontré ?

Il est informaticien, il répare les systèmes informatiques et il est venu régler un truc au boulot. Il a déjeuné là-bas, il a joué *Summertime* à l'harmonica alors j'ai mangé avec lui.

J'aurai le droit de le rencontrer ?

Bien sûr. Mais il faut d'abord qu'on dîne. Qu'est-ce que tu veux ?

Des saucisses réchauffées à l'eau du robinet.

Ma mère s'esclaffa encore. Je fermai les yeux et restai à cheval sur son dos tandis qu'il s'élevait et s'abaissait.

Elle finit pourtant par rouler sur le flanc, comme à son habitude, et elle m'écrasa afin de me faire lâcher prise. Je ne me décrochai pas avant que mes poumons ne soient

complètement vidés, puis je lui tapai l'épaule comme un catcheur Big Time.

C'est l'heure de la douche, lança-t-elle.

STEVE n'avait pas la dégaine d'un informaticien. Il était fort, comme ma mère. Large d'épaules. Tous deux portaient une chemise noire et un jean.

Salut toi, me dit-il d'un ton si joyeux que je ne pus contenir un sourire, même si j'avais prévu d'être méchante. Tu dois être Caitlin. Moi, c'est Steve.

Tu joues de l'harmonica ?

Steve sourit comme si j'avais mis à jour un de ses secrets. Il avait une moustache noire qui lui donnait l'air d'un magicien. Il tira un harmonica argenté de sa poche de chemise et le tendit afin que je le voie.

Joue quelque chose.

Qu'est-ce que tu voudrais ?

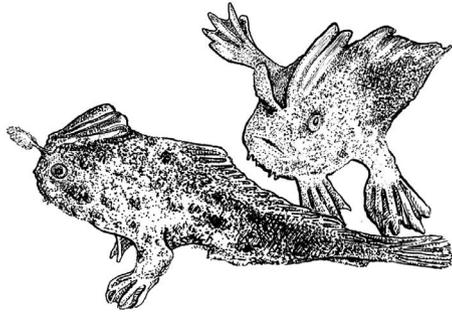
Un truc marrant.

Un chant marin, alors, dit-il d'une voix de pirate. On pourra danser un coup. Il joua un air de marins joyeux avec une attaque lente, il tapa du pied, puis de l'autre, tourna et accéléra tandis que ma mère et moi nous joignons à lui, bras dessus, bras dessous, et il se mit à sautiller et à bondir comme une grenouille dans notre salon, et je me sentais folle de joie, je criais, ma mère cherchait à me faire taire sans se départir de son sourire. Une joie enfantine et insouciante qui explosait comme un soleil, et j'aurais voulu que Steve reste avec nous pour toujours.

Ils partirent pourtant, ils me laissèrent en nage, excitée, sans rien d'autre à faire que d'errer dans l'appartement, désœuvrée.

Je détestais que ma mère me laisse seule. Parfois, je lisais un livre ou je regardais la télé. Je voulais un aquarium, mais

ils coûtaient trop cher et nous n'avions pas le droit d'en avoir un car il risquait de se casser, d'inonder l'appartement du dessous et de causer plusieurs milliers de dollars de dégâts. Rien n'était vivant dans notre appartement. Des murs blancs et nus, des plafonds bas, des lumières crues, si désolé en l'absence de ma mère. Le temps, un élément sur le point de se figer. Je m'assis par terre contre un mur, la moquette grise s'étirait, et j'écoutai le cliquetis métallique de la lampe au-dessus de moi. Je ne lui avais même pas demandé quel était son poisson préféré. Je posais cette question à tout le monde.



JE trouvai le vieil homme si proche de la vitre qu'il semblait aspiré dans le bassin. Bouche bée, regard incrédule.

Un poisson-main, dit-il. Un poisson-main rouge. Ça ressemble encore moins à des nageoires que celles du poisson-grenouille d'hier.

C'était un bassin haut et étroit pour les hippocampes, où de fines colonnes d'algues leur permettaient de s'accrocher. Mais au fond, dans la roche sombre se trouvait une petite grotte aux bords ourlés d'une matière minérale, scintillante, dorée, et postés en sentinelles à l'entrée, deux poissons à pois roses, leurs lèvres peintes en rouge comme des enfants qui auraient essayé pour la première fois d'appliquer du rouge à lèvres, exactement l'air que j'avais quand j'avais moi-même essayé, le visage barbouillé de rouge.

Regarde-moi ça, lança le vieil homme. On dirait qu'il est accodé à une fenêtre.

C'était vrai. Leurs mains peintes d'un rouge aussi vif que leurs lèvres, et l'un d'eux avait posé une main sur le rebord, l'autre levée sur le côté comme si la grotte était une fenêtre et qu'il s'accrochait afin de nous regarder de plus près. Des petits yeux rouges alertes, l'air méfiant, un nez rouge dressé au bout d'une tige. Des moustaches rouges pendantes, du

rouge encore à l'extrémité de sa nageoire dorsale, l'arête de son dos, mais quelques taches seulement qui lui donnaient des airs de clown affublé d'une chemise de nuit rose. Son épouse devant la grotte, étendue sur leur pelouse violette, curieuse herbe marine.

C'est quoi, les perles dorées ? demandai-je. Des œufs ?

Je vois de quoi tu parles. Je crois, oui. Je crois qu'ils protègent leurs œufs et on a l'air de vouloir leur en voler quelques-uns.

J'ai déjà déjeuné, moi.

Le vieil homme rit. Eh bien, je n'oublierai pas de le leur préciser, alors.

Le poisson-main ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose, puis il la referma. Ses coudes se plièrent sur le rebord de la fenêtre.

On dirait qu'ils n'ont pas d'écailles, dis-je. Et qu'ils sont couverts de transpiration.

Ils n'ont pas dormi de la nuit, dit le vieil homme. Pour protéger leurs œufs. Ces hippocampes, là, on ne peut pas leur faire confiance.

Nous levâmes les yeux vers les frondes vert pâle où les hippocampes étaient maladroitement suspendus, de guingois. Des corps d'armure assemblés en couches successives, une matière semblable à des os. Inadaptés à la nage.

C'est quoi, l'intérêt des hippocampes ? demandai-je.

Le vieil homme se posta devant eux, béat, comme devant son dieu. Je me souviens de cette expression. Tellement différente des adultes que je connaissais. Son esprit n'était pas sur des rails. Il était prêt à se laisser surprendre, à s'arrêter d'un instant à l'autre, prêt à envisager ce qui se profilait ensuite, peu importe ce qui l'attendait.

Je crois qu'il n'y a pas de réponse à cette question, dit-il enfin. Ce sont les meilleures questions, celles qui restent sans réponse. Je n'arrive pas à imaginer comment les

hippocampes ont pu être créés, et pourquoi ils ont une tête de cheval terrestre, ni la raison de cette symétrie improbable. Aucun cheval ne verra jamais d'hippocampe, aucun hippocampe ne verra jamais de cheval, et rien ni personne n'aurait peut-être jamais fait le rapprochement, et même si nous admettons aujourd'hui cette symétrie, quel est l'intérêt? Ce sont des questions tout à fait pertinentes.

C'est en os, toutes ses crêtes?

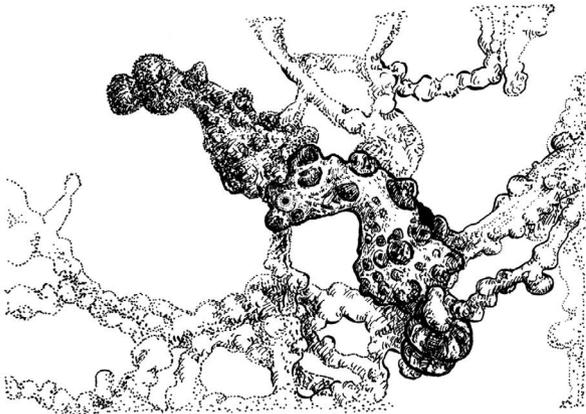
Le vieil homme parcourut le texte descriptif à côté du bassin. Voyons voir. Hé, ils conseillent de chercher des hippocampes pygmées sur les coraux cornés. Ils devraient être rouges et blancs.

Nous nous approchâmes. Au-dessus de la grotte des poissons-mains s'élevaient des branches de corail tachetées de poussière pâle et de verrues roses, mais aucun hippocampe en vue.

Je ne vois rien, dis-je. Rien que des coraux.

Ils ne mesurent que deux centimètres, dit-il.

C'est minuscule.



C'est alors que je l'aperçus. Des verrues trop roses, trop éclatantes et trop propres, pas de taches poussiéreuses. Le double tour d'une queue minuscule enroulée à une branche pareille à un serpent en verre miniature. Le ventre rebondi et la tête chevaline, un petit point noir en guise d'œil, et l'ensemble couvert de ces bosses roses, imitation du corail.

J'en ai trouvé un, dis-je. Je remarquai aussitôt l'ombre derrière lui, un deuxième hippocampe pygmée dans une position identique, comme si toute chose devait avoir un double afin d'exister.

Où ça ? demanda-t-il, mais je ne pouvais plus parler.

Ah, dit-il. Je l'ai vu, moi aussi.

Un être d'ombre, sans chair. Aussi cassant que le corail. Suspendu dans le néant. L'un des hippocampes était à moi, sa présence identifiée, et l'autre était autre.

Je n'aime pas le deuxième, dis-je. Le deuxième me file les jetons.

Pourquoi ? Il ressemble pas mal au premier. Ou elle, ou je ne sais pas quoi. Comment on sait si c'est un mâle ou une femelle ?

Je ne peux pas rester ici.

Des créatures vivantes faites de pierre. Aucun mouvement. Et une perte de repères terrifiante, le monde capable de s'étendre ou de se contracter. Cette minuscule tête d'épingle noire en guise d'œil, l'unique porte d'entrée débouchant sur un univers bien plus immense.

Je m'éloignai à vive allure, longeant bassin après bassin de pression augmentée et de couleurs tamisées, de formes distordues. Des enceintes avaient été installées dans chaque bassin et, en cet instant, tout m'était insoutenable, les poissons-perroquets qui déchiquetaient le corail, le cliquetis des crevettes, les pépiements des pingouins. Des sons démesurément amplifiés, le déplacement de quelques grains de sable pareil à celui de rochers.

Je m'arrêtai devant le plus grand bassin, une paroi entière bleu pâle et floue, rassurante, sans le moindre bruit. Le mouvement lent des requins, un mouvement identique depuis cent millions d'années. Les requins tels des moines, la répétition des jours, des cercles infinis, nul autre désir que celui de ce mouvement régulier. Des yeux devenus opaques, nul besoin de voir. Nul habit chamarré mais vêtus de gris et de blanc sur le ventre. Vus d'en haut, ils auraient pu se confondre avec le plancher marin. Vus d'en dessous, ils auraient pu se confondre avec le ciel.

Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda le vieil homme. Il était agenouillé près de moi. Il était gentil.

Je ne sais pas, dis-je. Et c'était la vérité. Je n'en avais aucune idée. Rien qu'une panique enfantine en moi, et je pense à présent que c'était dû au fait que je n'avais que ma mère. Je n'avais qu'une seule personne au monde, elle représentait tout, et quelque part, cette silhouette d'ombre, ce double dans le bassin de corail m'avait donné à voir avec quelle facilité je pourrais la perdre. Je faisais sans cesse des cauchemars dans lesquels elle était sous une grue au port, et un énorme conteneur fendait les airs au-dessus de sa tête. Nous savons que les poissons montent toujours la garde, cachés à l'entrée d'une grotte ou dans les algues, ou accrochés au corail afin de se rendre invisibles. Leur fin peut arriver de tous côtés, d'un instant à l'autre, une bouche plus grande qui jaillit de la pénombre et tout est aussitôt terminé. Mais n'en est-il pas de même pour nous ? Un accident de voiture à n'importe quel moment, une crise cardiaque, une maladie, un conteneur qui se détache et tombe du ciel, ma mère en contrebas qui ne lève même pas les yeux, qui ne voit ni ne sent rien, juste la fin.

Le vieil homme me posa la main sur l'épaule. Tout va bien, dit-il. Tu es en sécurité.

Je me souviens de ses paroles. Il m'avait dit que j'étais en sécurité. Il avait toujours les mots qu'il fallait. Je l'étreignis

DAVID VANN

alors, mes bras enroulés autour de son cou. J'avais besoin de m'accrocher à quelqu'un. Ses cheveux secs comme de l'herbe, les os de ses épaules, rien de doux, une armure pareille à celle d'un hippocampe, et laid aussi, mais je m'accrochai à lui comme à ma propre branche de corail.



Retrouvez l'ensemble  
de nos publications sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
14, rue du Regard  
75006 Paris

*Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication*